

Les Attentat-suicides

Aspects militaires et aspects sociaux.

Du dire de ceux qui les mettent en œuvre, les attentats suicides sont le résultat d'un déséquilibre des forces. Ce sont les armes des faibles et des pauvres. Ceux qui ne peuvent pas se payer le luxe de bombes intelligentes, lancées de haute altitude, guidées par ordinateur et rayon laser, envoient des combattants prêts à mourir porter leurs bombes là où elles auront le plus d'effets.¹ De ce point de vue les attentats suicides sont un pis-aller, une manière de compenser un désavantage technique et militaire trop grand, une façon de rétablir l'équilibre des forces. En fait, ce rééquilibrage suppose surtout de déplacer le terrain de l'affrontement.

Les armes intelligentes, bombes, fusées, et surveillance électronique, s'inscrivent dans une démarche tactique particulière, celle des bombardements aériens massifs dont le but est à la fois d'affaiblir l'adversaire en détruisant les infrastructures dont il a besoin pour combattre efficacement et de réduire le nombre des victimes parmi ses propres soldats. Le scénario idéal – celui qu'on a tenté de mettre en place lors de l'intervention de l'OTAN au Kosovo – consiste à gagner la guerre avant d'avoir mis un seul homme sur le terrain, à forcer la capitulation de l'adversaire sans avoir eu à exposer un seul de ses soldats au feu de l'ennemi. Une telle démarche requiert un déséquilibre important qu'elle se propose d'exploiter à fond. La supériorité aérienne de l'un transforme l'autre en une proie impuissante. L'arme aérienne abolit la distance. Elle permet de frapper n'importe où sur le territoire de l'adversaire sans avoir à traverser le terrain hostile qui sépare les uns des autres les objectifs importants. Dans ce contexte les armes intelligentes servent un double office. Premièrement, elles dévoilent et offrent à la destruction les installations les plus secrètes, les mieux cachées et protégées. Elles percent les blindages les plus épais. Deuxièmement, et cela n'est pas négligeable, elles permettent de prétendre réduire au minimum les pertes civiles de l'adversaire. Les bombes intelligentes sont censées épargner les non-combattants, être capables de détruire un dépôt militaire sans endommager l'hôpital situé tout prêt.

Dans un conflit caractérisé par un pareil déséquilibre, par une inégalité flagrante des forces, les bombes intelligentes se donnent aussi comme une excuse, une façon de faire pardonner

¹ Sur l'efficacité des attentats suicide, voir Scott Atran « The Moral Logic and Growth of Suicide Terrorism » in *The Washington Quarterly*, 29 :2 pp. 127-147. According to Atran even though suicide attacks represent a minority of terrorist attacks they are responsible for the majority of terrorist related death. (p. 127)

sa supériorité et l'inégalité radicale qu'elle implique. Elles sont le signe de la retenue que s'impose à lui-même le maître du jeu, la preuve de son souci moral au sein même de la lutte. Souci qui, croit-il, le distingue de son adversaire. Les armes intelligentes sont donc aussi un argument moral. Un argument qui vise à faire oublier la réalité de la guerre qu'il déforme et dissimule. Il laisse croire que sont possibles des interventions d'une précision chirurgicale, lesquelles ne frappent que des objectifs militaires et les soldats ennemis, mais épargnent les civils innocents. Les armes intelligentes se présentent comme une solution technologique au problème de la distinction entre combattants et non-combattants.

Face à elles, les attentats suicides peuvent être vus comme une contre-tactique et comme un contre argument moral. En effet, les attentats suicides ont souvent été utilisés pour frapper des cibles autrement inaccessibles et infliger à l'adversaire un maximum de dommage. Ainsi les Tigres Tamouls dans le conflit qui les oppose au gouvernement sri-lankais ont eu recours à des attentats suicide pour des attaques ciblées contre des ministres, des hauts gradés et des installations militaires et plus spectaculairement lors de l'assassinat du premier ministre indien Rajiv Gandhi. Le PKK, le parti démocratique kurde a fait appel à cette tactique pour attaquer des postes de police turque et au Liban deux attentats suicides particulièrement meurtrier contre des troupes américaines et françaises ont entraîné en 1983 le retrait de ces contingents Américains et Français. Aujourd'hui la même tactique est utilisée par les Talibans en Afghanistan, de même que par les insurgés en Irak, contre des convois militaires, les barrages routiers des forces d'occupation et les centres de recrutement de la nouvelle armée iraquienne.

Tout comme l'arme aérienne, bien qu'à une moins grande échelle, les attentats terroristes abolissent la distance. Ils permettent d'annuler la différence entre les lieux qui sont proches et ceux qui sont éloignés du théâtre des opérations. Ils peuvent frapper n'importe où, à n'importe quel moment. L'arme aérienne nie le territoire comme obstacle. La menace terroriste nie le monopole de la violence légitime constitutif du territoire comme concept politique. Tout comme les assauts venus du ciel l'action terroriste vise à rendre difficile, sinon impossible la constitution de sanctuaires qui mette certains à l'abri, soit pour des fins militaire, soit simplement pour que la majorité de la population puisse continuer en parallèle au combat et à sa réalité une vie normale, comme si la guerre n'existait pas. Tout comme la menace aérienne, la menace terroriste dit l'incapacité du pouvoir en place à protéger ses citoyens. Ainsi utilisés les attentats suicides sont aux attentats terroristes classiques ce que les armes intelligentes sont aux bombes de la génération précédente, sauf qu'au lieu d'être commandées à distance, elles sont à proprement parler guidées manuellement. La dissimulation, le fait de passer inaperçu jusqu'à la toute dernière minute permet aux kamikazes d'approcher au plus près de cibles difficile d'accès et bien protégées. Les

bombes humaines, tout comme les armes intelligentes peuvent discriminer leur cible, la traquer même si nécessaire. Elles peuvent ainsi jouer un rôle assez semblable à celui des attentats ciblés pratiqués par exemple par un État comme Israël contre les leaders terroristes et politiques palestiniens. Les attentats suicide remplacent les hélicoptères d'assaut et les fusées téléguidées par un piéton déterminé.

Les attentats suicides peuvent être utilisés ainsi, et ils l'ont été parfois, mais ils ne le sont pas toujours et les plus spectaculaires, ceux qui nous frappent le plus relèvent semble-t-il d'une logique d'un autre ordre. Deux raisons au moins expliquent l'évolution de cette tactique vers un usage différent. Premièrement, l'ennemi des terroristes apprend. S'il est difficile de se protéger contre les attentats suicide il est néanmoins possible de le faire dans une certaine mesure. Qui veut peut mettre les objectifs potentiels importants, comme les installations militaires, les hauts gradés militaires et responsables politiques, de même que l'équipement civil sensible relativement bien à l'abri de ce genre d'attaques. Il est impossible de rendre les attentats terroristes impossibles, mais on peut les rendre beaucoup plus difficiles, et réduire significativement leurs chances de succès, surtout si on est prêt à abandonner aux terroristes le territoire pour maintenir la mainmise sur les ressources. Les attentats suicides ne compensent le déséquilibre des forces que pour un court moment, contre un adversaire imprudent, trop ambitieux et trop confiant dans sa supériorité. Cependant, se protéger contre de telles attaques coûte cher, particulièrement en termes de réputation et de légitimité, car cela suppose d'imposer à la population civile des restrictions importantes. De plus, une telle protection requière bien souvent de prendre les devants et de neutraliser avant qu'ils ne se soient trahis, c'est-à-dire, avant qu'il ne soit trop tard, des individus apparemment innocents et déterminés à mourir. Il est en conséquence immanquable que l'on va parfois se tromper, prendre des citoyens innocents pour des terroristes, exécuter Jean-Charles de Menezes ou tirer à la mitraillette sur une voiture transportant femmes et enfants. Ce qui chez soi apparaît comme une « bavure regrettable » en territoire occupé brouille inévitablement la distinction entre combattants et non-combattants. Les terroristes ont alors au moins deux raisons de se déplacer vers des cibles molles, peu protégées, c'est-à-dire vers des objectifs civils et des non-combattants. D'une part la relative facilité de mener à bien ces opérations. D'autre part, la vengeance. Les moyens mêmes mis en œuvre pour défendre du terrorisme des installations ou des personnes jugées indispensables créent le climat qui rend acceptables les attentats contre les cibles civiles et apportent aux terroristes un soutien qui leur est nécessaire.

La seconde raison pour laquelle les attentats suicides plutôt que de distinguer les cibles militaires des objectifs civils, comme prétendent faire les armes intelligentes, ont souvent tendance à frapper sans discrimination tient au fait qu'ils constituent eux aussi, un argument

moral. Dans un cas comme dans l'autre, celui des armes intelligentes et celui des attentats suicides, l'expression « argument moral » ne signifie pas que l'argument est exact, légitime ou bien fondé. Elle signifie seulement que l'acte, le recours aux armes intelligentes ou aux attentats suicides prétend dire ce qui doit être. Il se justifie par l'appel à une raison « morale ». Plus précisément, l'action elle-même constitue un effort pour transformer le monde et le rendre plus conforme à ce qu'il devrait être. Les armes intelligentes disent que la guerre devrait faire la différence entre civils et militaires. Elles affirment que cette différence est construite dans la technologie meurtrière même. Les attentats terroristes qui visent des non-combattants, des bus, des métros ou le World Trade Center, disent au contraire que la distinction entre combattants et non combattant n'existe pas ou qu'elle a disparue. Ou plutôt, ils disent que la distinction existe bien mais qu'elle ne reflète que le déséquilibre des forces, qu'elle n'existe que pour les autres, pour ceux d'en face, mais pas pour ceux que leur impuissance relative contraint à recourir aux attentats suicides. Ceux qui prétendent le contraire, les riches, les biens armés mentent. Ils se scandalisent, mais sélectivement seulement, des actes qui font fi de cette différence. Ils invoquent la distinction entre combattants et non combattants pour dire l'immoralité de leurs adversaires, mais n'hésitent pas eux-mêmes à la transgresser. Pour contrer la menace terroriste ils recourent à des compagnies de sécurité privées qui échappent à toute législation et à toute responsabilité juridique, à proprement parler des hors la loi.

De ce point de vue, la perte de la distinction caractéristique de tant d'opération terroriste n'a rien d'accidentel. Elle est au contraire volontaire. Elle ne constitue pas une confusion, mais une non-différentiation. Il y a là une in-différentiation qui s'effectue premièrement au niveau de ceux qui se nomment les « martyrs », les suicidés eux-mêmes. Le succès de leur mission exige qu'ils se confondent dans la foule anonyme, qu'ils disparaissent et que jusqu'au moment fatal rien ne les distingue des autres. Cette perte de distinction entre combattants et non combattants est encore plus grande lorsque les kamikazes sont des femmes, lesquelles semblent constituer la catégorie par excellence des non combattants. Si le fait d'être femme permet parfois aux terroristes de mieux satisfaire aux exigences de dissimulation et d'anonymat qu'exige leur mission, en se transformant en moyen de destruction elles se font elle-même la preuve qu'il n'y a pas de frontière qui sépare l'ennemi en uniforme des femmes et des enfants innocents. La différence disparaît aussi au niveau des victimes lesquelles ne sont plus des militaires ou un haut responsable politique, mais tout un chacun, personne et n'importe qui. Elle disparaît enfin dans l'arme elle-même qui frappe dans toutes les directions à la fois, détruits les personnes et rend anonymes les membres déchiquetés que des spécialistes s'efforcent par la suite d'identifier.

*

* *

Depuis toujours dans toute guerre les combattants acceptent au moins le risque de mourir en défendant la cause pour laquelle ils combattent. Cela fait partie de la définition même du combat. Lorsque le danger devient trop grand certains sont portés à vouloir tirer leur épingle du jeu. Or comme l'a bien montré John Keegan c'est alors qu'ils s'exposent le plus à mourir et à entraîner dans la débâcle l'ensemble de leurs compagnons.² C'est pourquoi il importe de redoubler d'effort et de convaincre certains d'accepter le sacrifice suprême. Non seulement le risque de mourir, mais la mort elle-même. Seule la mort de certains peut sauver les autres et permettre le succès de l'entreprise. En ce sens on peut parler de sacrifice. Sacrifices autour desquels a été construite toute une mythologie militaire. Les hauts faits de gloire des récits militaires ne sont pas seulement ceux des victoires, mais aussi ceux des sacrifices héroïques de quelques uns qui par leur résistance acharnée ont sauvé les autres ou permis la victoire. Le sacrifice des soldats qui meurent pour sauver leurs proches compagnons d'armes ou simplement d'autres dont ils n'ont jamais vu le visage et qu'ils ne connaissent pas, n'est généralement pas nommé suicide. Car ceux qui meurent ainsi au combat pour sauver leurs camarades ne cherchent pas la mort, mais la vie, celle des autres, et généralement ils ne se donnent pas eux-mêmes la mort mais la reçoivent de l'adversaire dans des circonstances où elle était difficilement évitable. Ils n'optent pas pour leur mort, mais l'acceptent lorsqu'ils ne peuvent faire autrement.

On pourrait penser que les attentats suicides s'inscrivent dans la même logique. C'est d'ailleurs ainsi que les décrivent souvent les groupes qui les commanditent et qu'ils sont reçus par les communautés qui soutiennent cette pratique. Les auteurs d'attentats suicides sont célébrés comme des héros, des « martyrs », qui ont accepté de mourir pour défendre leur cause, pour sauver leur patrie, leur religion et chasser l'envahisseur. Ils sont assimilés à des combattants sur le champ de bataille, à ceux qui donnent leur vie pour les autres. Mais la comparaison cache des différences importantes. Les auteurs d'attentats suicides ne meurent pas pour que d'autres vivent, ils meurent pour que d'autres meurent. La même chose dira-t-on n'est elle pas vraie du soldat sur le champ de bataille? Sa première fonction n'est elle pas de donner la mort? Certes, mais le sens de son action est donnée par l'avantage militaire qu'elle procure plutôt que par le simple fait qu'elle produit des victimes, c'est, par exemple, d'avoir réussi à priver l'ennemi d'informations importantes, plutôt que d'avoir abattu sept hommes avant d'être tué. D'un point de vu strictement

² John Keegan *The Face of Battle: A Study of Agincourt, Waterloo and the Somme* (London: Jonathan Cape, 1976).

militaire, les sacrifices inutiles ont le double désavantage d'être inutiles et de d'affaiblir le moral des troupes.

Le chauffeur du camion citerne rempli d'essence et d'explosifs qui fait sauter son véhicule au milieu d'une foule sur une place étroite ne meurt pas pour que d'autres vivent, mais pour tuer. L'auteur d'un tel attentat suicide accepte de mourir, mais le sens même de son action n'est pas que d'autres pourront vivre, que les siens auront le temps de s'enfuir ou de se regrouper, mais qu'il ne sera pas le seul à disparaître. Il sème la mort et la destruction, mais l'avantage que produit son action semble être d'un tout autre ordre qu'un simple avantage tactique sur l'échiquier du combat. L'auteur de l'attentat suicide est étrangement solidaire de ses victimes, qu'il imite en mourant lui-même et sa mort est tout aussi indispensable et fondamentale que le dommage qu'il inflige à l'adversaire.

Ce n'est pas seulement au premier degré que les auteurs des attentats suicide ne meurent pas pour que d'autres vivent, mais pour que d'autres meurent. Ce n'est pas seulement dans leur effet immédiat, mais encore dans l'intention, dans le but qu'ils poursuivent. Car les attentats suicides tout comme les attentats terroristes en général, dès qu'ils abandonnent les cibles militaires pour des cibles civiles, dès qu'ils échangent leurs objectifs stratégiques pour le quidam quelconque ne visent plus la victoire et ne peuvent pas l'obtenir. Ils visent au contraire à relancer le conflit et en un sens à refonder la communauté. Les attentats visant la population civile sollicitent des représailles dont feront les frais le groupe que prétendent représenter ceux qui commanditent ces attaques. Ils frappent pour que la lutte continue, pour qu'elle reprenne, pour convaincre l'adversaire que ce n'est pas fini, donc pour que d'autres meurent encore, parmi l'ennemi bien sûr mais parmi les leurs aussi. Les auteurs des attentats suicides se donnent la mort pour que la violence n'ait pas de terme. En ce sens il est difficile de parler de sacrifice, du moins de la manière dont on le conçoit généralement dans la tradition militaire qui mesure la valeur d'un sacrifice à son utilité guerrière. Il ne faut pas penser pour autant que cette différence s'explique simplement parce que nous avons affaire à des mauvais stratèges et à des combattants désespérés.

Les attentats de ce type ont souvent pour effet, et en un sens comme « but », de rendre pire, plus insupportable la situation de ceux auxquels s'identifient les auteurs de ces attaques, d'envenimer la situation de ceux qu'ils prétendent protéger et dont ils disent défendre leurs droits. La raison en est que la répression qui fait suite à ces attaques augmente l'unité de ceux qui la subissent et qu'elle rend plus acceptable à leurs yeux la violence terroriste. Il n'est pas nécessaire d'imaginer que cet effet, ce « but », soit conscient, qu'il est l'objectif cyniquement recherché par les terroristes – on ne peut pas non plus exclure a priori qu'il s'agit au moins parfois d'une stratégie consciente. L'important c'est que son émergence spontanée de la dynamique de la lutte

fournit une condition essentielle de sa « reproduction », comprise en un sens quasi biologique. La répression fait que les terroristes ne manquent ni de soutien, ni de candidats pour d'autres attentats semblables. Cet effet n'a pas besoin d'être recherché pour apparaître, mais une fois qu'il est là il a tendance à s'installer, à être stable car il favorise la survie du terrorisme, assure sa « reproduction ». De telles situations peuvent être d'autant plus stables que la répression constitue parfois pour certaines forces sociales le moyen de leur mainmise sur le pouvoir politique. La répression assure les terroristes du soutien qui leur est indispensable et les attentats terroristes renforcent la position des auteurs de la répression à l'intérieur de l'État. Lorsque cela est le cas le maintien du statu quo violent devient un objectif indépendant qui tend à entrer en contradiction ce qui constitue le but final officiel de la lutte : la victoire. Cette dynamique est en partie ce qui explique l'existence de ce qu'Anne Hironaka nomme des « guerres sans fin ».³

J'ai avancé ailleurs que l'action terroriste vise à faire passer la division ami – ennemi là où elle ne passait pas encore. L'action violente dessine une ligne de séparation entre eux et nous, entre les forces populaires et l'état fasciste, entre les sunnites et les shiites, entre les Russes et les Tchéchènes, entre les Turcs et les Kurdes, peu importe. Elle ne cherche pas tant de vaincre l'adversaire qu'à rendre ouverte, manifeste, explicite une opposition qui existait peut-être déjà mais restait inarticulée, dissimulée, ou à en créer une de toutes pièces là où il n'en n'existait pas encore. Compris ainsi, le terrorisme n'est pas aveugle, ses attaques n'opèrent pas sans discrimination. Elles frappent au contraire pour effectuer une discrimination, pour inscrire dans le réel une distinction. Elles sont le geste qui distingue, qui divise et partage. Si elles nous semblent frapper de façon indiscriminée c'est parce que la ligne de séparation ami – ennemi qu'elles tentent de créer n'existe pas encore et que la division visée est orthogonale par rapport à nos critères établis. Elle ne distingue pas entre combattants et non combattants, entre les hommes d'une part, les femmes et les enfants de l'autre. Elle cherche au contraire à nous séparer les uns des autres en amis et en ennemis, à diviser les voisins d'hier, à déchirer les couples mariés, rompre les amitiés. Son apparent manque de distinction est en fait l'expression d'une autre distinction, transversale par rapport à celles auxquelles nous sommes habitués et surtout, une distinction qui n'existe pas encore tout à fait, qui n'a pas déjà entièrement pris corps. Le geste terroriste cherche à la faire exister, ou à lui donner un sens et une consistance qu'elle ne possède pas encore.⁴

Ce qui cristallisera la nouvelle dichotomie ami – ennemi, et en définitive lui donnera sa solidité c'est la réaction que les actes terroristes susciteront. S'ils sont suivis d'une répression qui

³ Anne Hironaka *Unending Wars*, ...

⁴ Paul Dumouchel "Le terrorisme à l'âge imperial" in *Esprit*, août/septembre 2002

frappe de façon arbitraire tout membre du groupe auquel les auteurs de l'attentat sont associés, cette réaction tracera la ligne de séparation dont l'acte terroriste ne constituait que le point initial. Non pas que la violence de l'attentat apparaîtra à tous les membres de ce groupe aussitôt justifiée ou qu'il leur semblera que ceux qui l'ont perpétré ont eu raison, au contraire plusieurs les maudiront probablement, mais réplique répressives des forces de l'ordre leur enseignera néanmoins ceci: entre eux et nous il y a une différence, nous ne sommes pas les mêmes. Elle dessinera, dans un premier moment à traits plus ou moins foncés, la division ami – ennemi que les terroristes cherchaient à mettre en place. De nouveaux actes terroristes entraîneront une répression accrue qui augmentera le soutien aux terroristes et ainsi de suite. Ce phénomène peut trouver une forme de stabilité lorsque la répression assure la reproduction des effectifs terroristes et les actions terroristes suscitent la répression exactement suffisante pour assurer la reproduction des effectifs terroristes et le soutien indispensable de la population. Le fait d'atteindre un tel point fixe du cercle de la répression et du terrorisme n'exclut pas à terme la victoire de l'une ou l'autre partie, mais favorise surtout l'allongement des conflits, la mise place d'affrontements sans fin.

La violence dans ces cas s'entretient elle-même d'une manière qui semble interminable. Elle exige cependant un apport extérieur afin de subsister. Car la violence coûte cher. Elle consume. Elle détruit. Elle appauvrit. Si la répression engendre sans cesse de nouveaux candidats au terrorisme, c'est entre autres parce qu'elle retire aux membres de la communauté qui en fait les frais d'autres issues, parce qu'elle amoindrit radicalement leurs choix de vie. Elle interdit aux jeunes l'accès à une éducation normale. Elle réduit les possibilités d'emplois et d'activités économiques. Condamne les personnes déplacées à la dépendance et l'inactivité. De même la répression constitue un poids important pour l'état qui la pratique. Elle absorbe des quantités croissantes de ressources et freine sa croissance. Les conflits interminables appauvrissent progressivement tous ceux qui y sont engagés et ne peuvent continuer que grâce à un apport constant de ressources nouvelles. Celles-ci peuvent provenir soit, par exemple, d'une diaspora plus ou moins riche et prête à soutenir la lutte, soit de pays amis ou des grandes puissances qui trouvent leur intérêt dans le succès d'une des parties, ou simplement dans l'affaiblissement de l'autre. Les guerres interminables sont des parasites attachés au corps de l'économie mondiale qu'elles exploitent à leurs propres fins destructrices.⁵ Elles ne produisent rien que la mort et la destruction.

C'est sur l'arrière plan de ces destructions inévitables, constantes et répétées, de cet appauvrissement des communautés prisonnières de luttes interminables qu'il faut comprendre les attentats suicides. Si la répression, les violences dont il est victime augmente la cohésion du

⁵ L. Napoleoni *Terror Incorporated*, (New York : Seven Stories Press, 2005).

groupe. Si elle pousse les individus à se rassembler et leur impose une solidarité qu'ils n'avaient pas nécessairement à l'origine, la poursuite du conflit, au-delà d'un certain seuil produit l'effet contraire. La violence désagrège et désunit ce qu'elle avait auparavant unifié. Au fur et à mesure que le conflit s'allonge, que la victoire est toujours remise à demain, chacun simultanément s'appauvrit et voit son horizon de vie et celui de ses enfants se réduire. Les uns se tournent alors vers des groupes plus extrémistes, d'autres deviennent prêts à se satisfaire de moins et se tournent vers l'adversaire avec lequel ils cherchent un arrangement.

*

* *

Plusieurs analystes ont remarqué que les attentats suicides ont lieu non pas au début d'un conflit mais seulement lorsque celui-ci est entré dans une seconde phase. Ils n'interviennent pas dès le commencement de la lutte mais après qu'une certaine période de combat s'est déjà écoulée. C'est le cas par exemple en Palestine où les attentats suicides n'ont commencé que lors de la seconde intifada. De même au Sri Lanka il fallut des années avant que les Tigres Tamouls ne recourent à ce genre de tactique. On peut en dire autant de ce qui se passe aujourd'hui en Iraq et en Afghanistan. Le recours aux opérations suicides semble marquer une intensification de la lutte et indiquer des moments difficiles qui exigent des combattants des sacrifices plus importants. Le seul contre exemple apparent, nous y reviendront, sont les attaques de Al Qaeda contre les États-Unis lesquelles ont semble-t-il commencées par des opérations de ce type.

En Palestine, les attentats suicides ont donné lieu à une culture du martyr que Maria Alvanou a récemment analysé.⁶ « Dès l'annonce d'une attaque suicide réussie, écrit-elle, on distribue des bonbons dans la rue et les femmes répondent en poussant leur cri de joie traditionnel ». (p. 47) Les militants, les amis, les connaissances se rendent à la maison des parents du (ou de la) martyr(e) pour les féliciter et leur rendre hommage. Ils distribuent de friandises et parlent de combien il doit être extraordinaire de pouvoir devenir martyr. Les parents ne se plaignent pas. Ils ne pleurent pas. Au contraire ils affichent leur joie et leur fierté. S'il l'auteur de l'attentat suicide était une femme, sa mort est assimilée à un mariage « au ciel ». Ses parents sont félicités de la même manière que traditionnellement on félicite les parents d'une mariée. Quelques jours plus tard des tracs et des photos de la martyre sont distribués et on organise une célébration publique, procession ou exposition. Bref tout est fait pour honorer l'auteur de l'attentat, le glorifier. Il ou elle devient un héros, un modèle à imiter, une personne exemplaire.

⁶ Maria Alvanou « Palestinian Women Suicide Bombers : The Interplaying Effects of Islam, Nationalism and Honour Culture », Strategic Research and Policy Center, National Defense College, IDF, Working Paper Series, Paper No 3, May 2007, pp. 111.

La famille des martyrs ne sont pas simplement couvert d'honneur dans l'opération, mais obtiennent aussi des gains matériels importants. Par exemple Hamas offre aux familles des martyrs la gratuité de l'éducation et des soins médicaux, de même qu'un versement mensuel de 300 à 600 dollars. Cependant comme le fait remarquer Maria Alvanou tous ces avantages matériels, ceux qui sont donnés par les organisations qui commanditent les opérations suicide, de mêmes que les dons divers qui proviennent d'individus privés ou d'autres organisations, doivent être premièrement vus comme des signes de l'importance et de la valeur sociale de ces attentats. Il n'y a pas de raisons de penser que ce sont des motivations purement économiques qui poussent les individus à mourir pour que d'autres meurent. L'aide financière aux familles peut certes soulager certains qui se demandent ce qui arrivera à leurs proches après leur mort, mais ils disent surtout l'importance de l'acte qu'ils vont accomplir et exprime le soutien unanime de la communauté. Tout comme la culture populaire qui glorifie les attentats suicides et chante la louange de ceux qui les commettent, le soutien matériel offert aux familles dit l'accord de la communauté et la valeur sociale de l'action terroriste. Les enfants collectionnent et échangent des cartes avec la photo des martyrs comme on le fait en Amérique du Nord pour les joueurs de baseball ou de hockey.

On peut se demander pourquoi les opérations martyres sont si importantes, quelle fonction elles servent? Sont-elles vraiment stratégiquement si efficaces? Infligent-elles à l'ennemi des pertes qui vont l'amener à céder ou à se retirer? Cela semble peu probable. Au contraire, les attentats suicides, surtout ceux qui visent des objectifs civils ont tendance à rendre pire, à détériorer la situation de la communauté qui les soutient même s'ils améliorent souvent la position relative au sein de cette communauté des groupes qui les commanditent. Il est alors tentant de voir dans la rivalité entre les organisations terroristes la cause, la raison de ce genre d'attentats. Chaque groupe perpétrant des attaques toujours plus radicales et spectaculaires afin d'obtenir le soutien de la communauté. On sait par exemple qu'au moment de la seconde intifada les attaques suicides contre des cibles civiles ont apporté à Hamas un soutien populaire si important que le Fatah a cru nécessaire de recourir à la même tactique dont il s'était jusque alors abstenu. Ceci a fait dire à certains observateurs que les attentats suicides sont rationnels et s'inscrivent au sein d'une stratégie de rivalité et de prise de pouvoir par les groupes qui les commanditent. Cette explication rationnelle cependant fait face à deux difficultés. La première est empirique : ce n'est pas toujours le cas. S'il est vrai qu'on peut assez bien mettre en rapport les campagnes d'attentats suicides avec la rivalité entre organisation palestiniennes, les Tigres Tamouls avaient déjà depuis longtemps éliminé tous leurs concurrents lorsqu'ils ont commencé à faire appel aux attentats suicides. Dans ces conditions il est difficile de lier les opérations suicides

avec une radicalisation due à la rivalité entre groupes terroristes. La seconde difficulté est plus théorique, à supposer que cette explication « rationnelle » soit correcte pourquoi ces attentats obtiennent-ils auprès de la communauté un soutien si universel et enthousiaste qu'il devient rationnel pour les organisations terroristes de les pratiquer dans le but de profiter de cette popularité? Bref, ce que cette explication n'explique pas et prend simplement pour acquis c'est pourquoi on gagne en popularité en se livrant à ce genre d'opération?

En fait, la popularité me semble-t-il est un effet secondaire. Ce que les attentats suicides visent et dans une certaine mesure accomplissent c'est l'unanimité de la communauté menacée. Ce qu'ils font voir aux yeux de tous, de l'adversaire bien sûr mais aussi et surtout aux yeux des membres de la communauté elle-même c'est que la communauté est soudée dans la lutte, qu'il n'y a en elle nulle division. L'analyse de Maria Alvanou le laisse bien voir. L'attention dont on entoure les parents des martyrs, dit-elle, les félicitations qu'on leur donne aussitôt connu la nouvelle de l'attentat expriment une pression sociale et constituent une forme de coercition douce mais ferme à laquelle il est presque impossible de s'opposer. Une pression sociale qui rend impossible de pleurer, de dire que cet événement n'est pas heureux mais tragique et que la mort ne constitue pas un mariage, même « au ciel ». Or cette pression ce n'est rien d'autre que l'unanimité du groupe à laquelle les parents sont conviés. Pour des raisons évidentes ceux-ci sont les plus susceptibles de se révolter et à s'opposer à la faction qui a organisé la mort de leur enfant, mais ils sont aussi les plus proches de la victime, ceux dont l'accord est indispensables, sans eux, il n'y a pas d'unanimité possible. L'accord des parents, leur fierté et leur consentement à la mort de leur enfant disent l'unanimité de la communauté. Toutes les données indiquent que les attentats suicides unifient la communauté au-delà des factions rivales qui les commanditent. Les martyrs sont la propriété commune de toute la communauté. Leur valeur est universellement reconnue. La mort volontaire de la victime dit l'unanimité de la communauté. De ce point de vue, les attentats suicides sont des rites sacrificiels qui visent à produire l'unité de la communauté.

Cependant, les sondages dira-t-on ont montré que même au moment où le soutien pour ce genre d'opérations était le plus élevé, il n'a jamais dépassé 75%. Pour élevé qu'il fut ce soutien était donc loin d'être unanime. Un sondage d'opinion publique, malgré son nom, ne mesure pas un phénomène public mais privé. Il agrège des opinions individuelles. L'unanimité, l'unité de la communauté au contraire est un phénomène public et extérieur. Elle ne concerne pas premièrement les sentiments internes des parents ou des autres, et surtout, elle ne signifie pas que tous approuvent des attentats suicides. L'unité de la communauté c'est que tous admirent et louent les auteurs des attentats. Elle s'exprime par des manifestations publiques comme distribuer

des bonbons ou pousser des cris de joie traditionnels. La question qui se pose alors est de savoir pourquoi ces sacrifices passent par la mort des autres?

*

* *

Il est en vérité plusieurs manières différentes d'attentats suicides. Par exemple, souvent les assassins d'hommes politiques sont abattus par les gardes du corps de leur victime. Ce sont là des attentats suicides, surtout lorsque ceux qui les commettent savent que leur propre mort est à peu près certaine et, au dix-neuvième siècle, c'était là une forme d'attentats terroristes fréquentes. Aujourd'hui cependant ce n'est généralement pas à ce genre d'opération que l'on pense lorsqu'on entend le terme. Pour nous les attentats suicides sont indissociablement liés à une façon particulière de mourir : se faire sauter. Les auteurs des attentats suicides se détruisent eux-mêmes de façon radicale. Ils meurent par le moyen même qu'ils mettent en œuvre pour tuer les autres. Bombes vivantes, ils explosent et s'éparpillent en milles morceaux. Ils disparaissent entièrement. Ils n'ont pas de cadavre. S'ils laissent des cadavres derrière eux, le leur n'est pas du nombre, situé qu'ils étaient au foyer de l'explosion. Cette absence de cadavre n'est pas dépourvue de signification religieuse. Par exemple dans *Iphigénie en Aulis* d'Euripide au moment où la fille de Clytemnestre et d'Agamemnon va être sacrifiée, elle disparaît enlevée directement par la déesse et elle est remplacée par le corps ensanglanté « d'une biche très grande d'une beauté admirable. » La preuve de ce que Iphigénie a été sauvée, de son ascension directe au ciel, c'est qu'elle disparaît sans laisser de cadavre derrière elle. Ne pas laisser de cadavre est une caractéristique des élus, de ceux qui meurent sans mourir et vont continuer une autre vie dans un autre monde. Cette « preuve » néanmoins n'est pas dépourvue d'ambiguïté et on peut demander comme Clytemnestre

Est-il vrai, mon enfant, qu'un dieu t'ait dérobée?
Quel nom te donner à présent? Comment ne pas m'imaginer
que ce discours m'abuse par un vain réconfort
pour obtenir que je renonce à te pleurer amèrement?

Ainsi que lui dit Agamemnon, plutôt que pleurer, « Femme, le sort de notre fille est tel qu'il faut en être heureux. Elle jouit réellement de l'entretien des dieux. »⁷ Pour qu'Iphigénie soit « sauvée », pour qu'elle monte au ciel jouir de l'entretien des dieux, il a encore fallu cependant qu'une biche « très grande et d'une beauté admirable » meure. Pourquoi? Le récit nous dit que c'est la déesse elle-même qui a fourni la victime indiquant par là qu'elle préférerait une victime animale à une victime humaine. On pourrait y voir à la fois l'affirmation de ce que les dieux

⁷ Euripide *Tragédies*, tome 2, (Paris : Gallimard, 1962), collection Le Livre de Poche, p 426.

exigent des victimes et qu'on ne peut les en priver entièrement, et y reconnaître la trace d'un progrès, du passage du sacrifice humain au sacrifice animal. L'une et l'autre interprétation si elles sont compatibles, sont cependant irrecevables car elles ne font que répéter ce que le texte dit et le texte ment. Il ment parce que Iphigénie a disparu. Elle n'est plus parmi les vivants mais « au ciel ». Son sacrifice a bel et bien eu lieu. Le texte ment parce qu'il transforme la violence du sacrifice d'Iphigénie en un enlèvement divin et métamorphose sa mort en bonheur. Dès lors pourquoi faut-il encore un sacrifice au sein du sacrifice? On peut penser que, comme les bonbons qu'on distribue à l'annonce de la mort des « martyrs », l'immolation de la biche a pour fonction « d'abuser Clytemnestre d'un vain réconfort ». L'affirmation d'Agamemnon dit l'unanimité de la communauté. Elle dit que même ceux qui pour des raisons évidentes auraient des motifs de s'opposer au sacrifice sont d'accord, le soutiennent et s'en réjouissent. Achille qui durant la majeure partie la pièce a pris le parti d'Iphigénie et se disait déterminé à la sauver par la force si nécessaire, à la fin deviendra un des officiants au sacrifice. C'est la décision d'Iphigénie d'accepter volontairement la mort qui a motivé sa transformation d'opposant en adjoint au sacrificateur.

...Je donne mon corps à la Grèce
Immolez-le, et prenez Troie. Ainsi de moi l'on gardera mémoire,
longtemps. Cela me tiendra lieu d'enfants, d'époux et de renon.⁸

Dit Iphigénie. Elle donne sa vie afin que l'armée des Grecs puisse enfin s'embarquer pour Troie où elle va semer la mort et la destruction. Iphigénie elle aussi meurt pour que d'autres meurent et trouve dans cette mort glorieuse le remplacement de ce qu'elle n'aura pas vécu, enfants et époux. Un mariage « au ciel » pour ainsi dire. Entre Iphigénie et les auteurs des attentats suicides, la différence essentielle c'est que la distance entre l'action et sa conséquence mortifère, le but qui la motive, s'est raccourcie. Pour que pleuvent sur leurs ennemis le carnage qu'apporte le sacrifice des auteurs des attentats suicides, il n'est pas nécessaire d'attendre que les Grecs traversent la mer, le résultat est immédiat. C'est par leur mort même à l'instant où elle a lieu que s'accomplit la destruction et la désolation. De plus cette dévastation est sans intermédiaire. Iphigénie, contrainte à mourir par la pression sociale, la volonté assemblée des hommes et des dieux comme elle nous le dit elle-même⁹, accepte enfin son trépas et veut faire une mort glorieuse. Si elle dit mourir pour que les Grecs puissent aller à la guerre, elle n'ira pas elle-même piller Troie et c'est pourquoi il est plus facile de la reconnaître comme victime. Les attentats suicides abolissent l'espace qui

⁸ Ibid, p. 412

⁹ Ibid, pages 411-412.

sépare le lieu du sacrifice du lieu de la destruction. Ils fusionnent en un même geste la mort consentie et la mort imposée aux autres.

Les Troyens ne sont rien pour Iphigénie que des ennemis, des autres auxquels elle ne doit que la mort et la destruction puisqu'ils ont insulté la Grèce. Envers eux elle n'a pas d'obligation et la distance, peut-être, est ce qui la rend indifférente et ne lui permet pas d'imaginer ce que signifie exactement pour les femmes et les enfants, mais aussi pour les combattants, la ruine de Troie, pour laquelle elle accepte de mourir. Mais comment font, dira-t-on, ceux qui s'assoient dans le bus, côtoient ces autres qu'ils vont détruire et les observent un moment avant de se résoudre à la détonation. Iphigénie se range finalement à l'avis des Grecs assemblés qui exigent sa mort afin de pouvoir faire la guerre. Seule cette décision peut donner sens à une mort inéluctable. En appelant de ses vœux la destruction de Troie elle se venge elle-même de la mort que les siens lui ont imposé.

Maria Alvanou fait remarquer que les femmes auteurs d'attentats suicides en Palestine ont souvent eu un passé trouble ou du moins en porte à faux avec les valeurs fondamentales de la société palestinienne : fille violée à quatorze ans, épouse répudiée parce qu'incapable d'avoir des enfants, femme adultère ou amante d'un homme marié. On peut voir là des causes psychologiques de la décision de mourir, mais je crois qu'il faut surtout y reconnaître une catégorie de victimes sacrificable, d'individus marqués de ce que René Girard nomme des signes victimaires. Ces femmes sont, soit des exclues en raison de la violence sexuelle ou de l'incapacité reproductive dont elles sont marquées, soit en danger d'être tuées par les membres de leur propre famille dont elles ont terni l'honneur. Dans ces conditions on peut penser qu'elles acceptent d'autant plus aisément de « mourir avec honneur que de vivre dans l'humiliation, comme dit un proverbe Arabe ». ¹⁰ Cependant il faut se souvenir qu'une telle décision ne peut se réduire à une simple question de psychologie individuelle car l'honneur et l'humiliation sont dans les yeux de autres, qu'il est en leurs pouvoir de nous rehausser ou de nous abaisser, en leurs pouvoir de nous faire payer de notre de notre vie l'honneur qu'ils nous refusent. Ces autres sont les nôtres, nos parents, nos amis, nos voisins. Les étrangers ne sont rien face à cette communauté des nôtres qui nous contraint et convainc de donner notre vie pour elle. Envers ceux-là qui n'appartiennent pas à notre communauté morale nous n'avons pas d'obligation. Leur mort nous venge de celle que nous avons choisit librement, mais qui néanmoins nous est imposée.

¹⁰ Maria Alvanou, op.cit., p. 80; Myria Bloom suggère qu'il en va de même des femmes auteurs d'attentats suicides chez les Tigres Tamouls. M. Bloom *Dying to kill*

*
* *

Le terrorisme global, celui qui a frappé au Yémen, au Maroc, en Indonésie, au Kenya, en Espagne, en Angleterre et aux États-Unis semble constituer un contre exemple à la thèse précédente selon laquelle les attentats suicides interviennent dans la seconde étape d'un conflit et ont une parenté avec des sacrifices humains dont le but est de recréer l'unité de la communauté en lutte, laquelle est menacée par la durée du conflit et les efforts de l'adversaire pour la diviser. Le fait est, comme l'on remarqué de nombreux observateurs, que ces terroristes globaux n'appartiennent pas à une communauté identifiable qui est déjà en conflit avec un adversaire reconnu, comme le sont par exemple les Palestiniens des territoires occupés ou les Tamouls du Sri Lanka, mais forment au contraire un ensemble mal défini d'individus d'origines diverses.¹¹ Plusieurs des recrues proviennent des diasporas musulmanes d'Europe ou d'Amérique du Nord et l'organisation phare, Al Qaeda, a été créée comme une organisation de volontaires venus de l'ensemble du monde Arabe et Musulman pour combattre en Afghanistan. Ces terroristes appartiennent à ce qu'Olivier Roy a nommé l'Islam mondialisé. Les membres en moyenne sont relativement bien instruits – souvent ils étaient partis à l'étranger pour poursuivre leurs études – viennent de milieux aisés ou sont des déracinés vivant dans le monde Arabe mais hors de leur pays et de leur milieu d'origine. La seule communauté à laquelle ils appartiennent vraiment est faite d'amis et de parents et ils s'identifient au-delà d'elle non-pas comme Palestinien, Saoudiens, Irakiens ou Syriens mais comme membres de l'Umma, la communauté universelle des croyants. Ce sont ces réseaux informels de parents et d'amis, de compagnons rencontrés à la Mosquée locale ou dans une association d'étudiants musulmans qui constituent l'assise sociale de ces groupes terroristes, décentralisés et déterritorialisés. Le lien avec des organisations comme Al Qaeda est souvent relativement faible et plutôt symbolique de l'appartenance à une communauté globale, à un parti, qui comme le communisme naguère, a une visée et une mission mondiale. Cependant, ce terrorisme reflète dans sa structure l'organisation non-hiérarchique et décentralisée de la pratique religieuse en Islam plutôt que la structure rigide d'un parti politique militant et quasi militaire qui se voulait l'expression de la lutte des classes.

Dans ces conditions la communauté à laquelle les terroristes s'identifient, le partage amis ennemis dont ils se veulent l'expression n'existe pas encore, il s'agit pour eux de lui donner corps, de faire apparaître au grand jour une division qui n'existe que souterrainement ou en principe,

¹¹ Olivier Roy *L'Islam mondialisé* (Paris : Seuil, 200X); Scott Atran « The Moral Logic and Growth of Suicide Terrorism » in *The Washington Quarterly* 29:2 pp. 127-147 (Spring 2006).

normativement. Mais surtout cette dichotomie 'amis – ennemis' traverse simultanément deux espaces distincts. Premièrement, l'espace internationale où l'ensemble des terres d'Islam sont considérées comme un tout séparé du monde non musulman. Il s'agit là d'un espace physique où la ligne de division visée se situerait à la périphérie d'un domaine politique. Deuxièmement, la ligne de partage traverse un espace social et religieux, où elle sépare les « vrais musulmans » de ceux qui prétendent être ce qu'ils ne sont pas. La ligne de division passe à la fois à l'extérieur de la communauté qu'elle veut faire exister en la séparant des autres et à l'intérieur du monde musulman tel qu'il existe aujourd'hui où elle cherche à départager « le bon grain de l'ivraie ».. La violence vise tout autant l'intérieur que l'extérieur, comme le montre par exemple son évolution en Irak où les attaques intercommunautaires ont progressivement remplacé en nombre et en importance les attaques contre les occupants Américains. Sur la scène internationale elle vise l'un par l'autre, l'intérieur par l'extérieur.

La non-existence de la communauté pose dans le contexte des attentats suicides deux problèmes. Premièrement, il n'est pas de règles, pas de normes partagées que puisse suivre la contrainte sociale pour s'imposer, tout doit être inventé à partir de rien. De même, il n'est pas de catégorie reconnue de victimes sacrificables. Il faut de l'enthousiasme pour trouver des victimes consentantes. On peut se demander si ici il n'y a pas un discours du rachat et de la conversion. On sait en effet que plusieurs terroristes suicides jusqu'à assez peu de temps avant leur sacrifice vivaient une vie plutôt dissolue et assez peu « musulmane ». Deuxièmement, les terroristes sont inconnus. Ils n'ont pas de nom. Ils sont sans visage. Parce que la communauté qu'ils visent est globale, qu'elle englobe des centaines de millions de personnes, ils ne sont que des individus anonymes. Il n'est pas de réseaux qui distribuera demain leurs photos et même si tel était le cas, nul ne dirait « je le connaissais », « il habitait en face de chez ma sœur », « c'était un élève brillant, tout petit déjà très religieux » ou encore « il paraît qu'elle était partie trois jours avec un garçon de ... ». Ils ne sont rien ni personne. Ils ne peuvent compter que sur leur acte lui-même pour leur donner une présence au sein de la foule innombrable. Le premier problème explique le côté « entreprise privée » caractéristique de plusieurs de ces opérations terroristes. Le second rend compte de la dimension spectaculaire des attentats, le fait qu'elles cherchent à produire le plus grand nombre de victimes possible, dans le but de rendre visible ceux qui les accomplissent et de provoquer une réaction qui galvanisera enfin la communauté.

Cette inflation ne change rien cependant au fait qu'il s'agit là, dans un cas comme dans l'autre, de mauvaises victimes. Les terroristes sont trop inconnus pour permettre un transfert optimal de la violence. Ils sont trop loin de la communauté pour que chacun puisse reporter sur elles ses haines et ses frustrations. Quand aux autres, aux victimes des attentats, elles sont

paradoxalement trop proches. Il n'est pas clair qu'elles soient à proprement parler des « autres », des « ennemis ». Ces attentats échouent à créer l'unanimité qui pourrait fonder une communauté. Seule la réaction, les aventures irresponsables de la guerre contre le terrorisme pourrait fondre en une communauté unifiée contre un unique ennemi des peuples divisés.

Paul Dumouchel

Ritsumeikan University